L'EXPÉRIENCE NICÉENNE

Hélène Ahrweiler

Cet article est essentiellement le même que le texte de la conférence prononcée au cours du symposium tenu à Dumbarton Oaks en 1974 sur le déclin de la civilisation byzantine en Asie Mineure, du XIe au XVe siècle.

«L'AN PROCHAIN À CONSTANTINOPLE»

TOUTE discussion sur l'Empire de Nicée est liée à la quatrième croisade: sans la prise de Constantinople en 1204, l'Empire de Nicée n'aurait jamais existé[1]; le phénomène nicéen est de ce fait tributaire du phénomène de l'expansion latine en Orient: cette évidence nous conduit à dégager ce qui, à notre avis, reste le trait majeur des événements de 1204: disons que le résultat de la quatrième croisade, consideré comme déviation ou comme décision délibérée[2], reste avant tout une surprise autant pour les vainqueurs que pour les vaincus. Ni les Latins ni les Byzantins n'étaient préparés pour maîtriser la situation qui en découla, pour en cueillir les fruits ou pour en tirer les leçons, afin d'organiser le lendemain.

Evénement surprenant donc, la prise de Constantinople interrompit brusquement l'évolution des structures politiques, sociales et même mentales du monde byzantin qui fut soudainement invité à trouver des solutions inédites pour faire face à une situation à tous égards inattendue. En d'autres termes, le monde byzantin se présente au lendemain de 1204 comme bousculé: il est acculé à vivre dans des réalités qui lui sont étrangères et hostiles. De ce fait, l'Empire de Nicée se présente comme une solution précipitée, comme un fait forcé, dirons-nous, qui s'inscrit à contre courant de l'évolution normale du monde qui vivra dans ses cadres. Phénomène dépressif à son origine, l'Empire de Nicée aura besoin, pour exister, d'un souffle d'exaltation: retenons cette constatation; elle nous aidera à mieux comprendre les hommes, les idées et les faits de la période qui s'étend de la chute à la reprise de Constantinople (1204–61).

Pour d'autres raisons, mais de la même manière, les Latins et leurs alliés se voient forcés dès le lendemain de leur triomphe inespéré d'organiser une victoire encombrante: la grandeur du monde vaincu dépasse leur force vitale, sa nature reste rebelle à leurs structures conçues pour d'autres réalités, ses convictions enfin le rendent imperméable à tout effort de collaboration. Ainsi, les formations étatiques latines semblent encore plus artificielles que l'Empire de Nicée; non seulement elles vont à l'encontre de l'histoire, mais elles sont contre nature[3].

[1] Les événements par E. H. McNeal et R. Lee Wolff, «The Fourth Crusade», dans K. M. Setton, *A History of the Crusades*, II (Philadelphia, 1962), 153–85.

[2] Pour cette question particulièrement controversée, cf. A. Frolow, *Recherches sur la déviation de la IVe croisade vers Constantinople* (Paris, 1955); et en dernier lieu, D. E. Queller et S. J. Stratton, «A Century of Controversy on the Fourth Crusade», *Studies in Medieval and Renaissance History*, 6 (1969).

[3] Pour un aperçu général de la situation créée à la suite de la 4e croisade, cf., pour les Latins, R. Lee Wolff, «The Latin Empire of Constantinople, 1204–1261», dans Setton, *op. cit.*, 186–233; J. Longnon, «The Frankish States in Greece, 1204–1311», *ibid.*, 234–74; et K. M. Setton, «The Latins in Greece and the Aegean from the Fourth Crusade to the End of the Middle Ages», dans *CMH*, IV, *The Byzantine Empire*, Part I, *Byzantium and its Neighbours* (Cambridge, 1966), 389–429. Pour les Byzantins, cf.

En conclusion, disons que les Etats issus de la quatrième croisade ont tous un trait commun: ils ont des structures importées, plaquées sur des réalités qui leur sont étrangères et leur resteront en fin de compte hostiles: ils sont des μεταφυτεύσεις, des transplantations, leur ῥιζοβόλησις, leur épanouissement, restera faible; ces mots du patriarche Germain II prononcés à l'égard de l'Empire latin de Constantinople sont valables aussi pour l'Empire de Nicée[4]. D'une manière générale, le monde issu de la quatrième croisade est appelé à vivre dans des conditions qui lui sont extraordinaires au sens propre du terme, des conditions rebelles aux habitudes acquises et par là insécurisantes. Tous, les uns dans la liesse de la victoire, les autres dans la stupeur de la défaite, sont invités à combattre la confusion qui règne dans leurs rangs et dans leurs esprits: au lendemain de la quatrième croisade et dans l'ex-Empire byzantin le monde est à réinventer. Pour ce faire, chacun utilisera les moyens dont il dispose, son bagage propre; il accomplira les gestes qui lui sont familiers, il fera appel à des images collectives capables de lui apporter l'appui nécessaire pour organiser son «modus vivendi»; pour créer des valeurs nouvelles il ressuscitera des vertus antiques; bref, il réinventera le passé pour appréhender l'avenir qui reste incertain.

C'est sous cet angle qu'il nous faudra examiner l'Empire de Nicée: il s'est voulu sciemment, et plus que tout autre état grec issu de la quatrième croisade, le légataire et l'héritier de la tradition byzantine et le garant du patrimoine de l'Empire déchu[5]; de ce fait, et sous peine de perdre sa raison d'être, l'Empire de Nicée s'est mis dans l'impossibilité de s'accomoder avec les Latins. La guerre sainte contre les profanateurs latins sera la base de l'idéologie de l'Empire de Nicée, même si les besoins du moment dictaient d'autres orientations politiques[6]. Le sentiment antilatin prend maintenant les dimensions d'une exigence nationale. La fidélité à l'orthodoxie signifie dorénavant l'attachement inconditionnel à la patrie, le moindre écart sera considéré comme une véritable trahison rejetant ses instigateurs de la communauté nationale[7].

D. M. Nicol, «The Fourth Crusade and the Greek and Latin Empires», *ibid.*, 275–329; D. Jacoby, «The Encounter of Two Societies: Western Conquerors and Byzantines in the Peloponnesus after the Fourth Crusade», dans *AHR*, 78 (1973), 873–906.

[4] PG, 140, col. 641. Sur le patriarche Germain II et son œuvre, voir S. N. Lagopatès, Γερμανὸς ὁ Β' πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως-Νικαίας (Tripolis, 1913) et, pour ses actes, cf. V. Laurent, *Les regestes des Actes du patriarcat de Constantinople*, I, *Les Actes des patriarches*, Fasc. IV, *Les regestes de 1208 à 1309*, in *Le patriarcat byzantin*, Ser. I (Paris, 1971) (dorénavant Laurent, *Regestes*), nos 1233–1304.

[5] Cette politique est parfaitement établie et annoncée par le fondateur de l'Empire de Nicée Théodore I Lascaris: cf. son discours du couronnement dans K. Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, I (Venise, 1872), 106; et dans *Nicetae Choniatae Orationes et Epistulae*, éd. J. L. van Dieten, CFHB, III (Munich, 1972), 120–28.

[6] Sur l'idéologie de l'Empire de Nicée, cf. en dernier lieu, H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin* (Paris, 1975), 103–14.

[7] La disgrâce qui frappa Nicolas Mésaritès après les négociations qu'il mena avec le cardinal Pélage est sans doute due à la tolérance qu'il manifesta à l'égard des Latins: cf., sur ce point, A. P. Každan, «Nicéphore Chrysobergès et Nicolas Mesaritès» (en russe), dans *VizVrem*, 30 (1969), 94–112, et, surtout, A. Heisenberg, «Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion: III. Der Bericht des Nikolaos Mesarites über die politischen und kirchlichen Ereignisse des Jahres 1214», *Quellen und Studien zur spätbyzantinischen Geschichte*, Variorum Reprints (London, 1973), no II, 47. Voir aussi R. Janin, «Au lendemain de la conquête de Constantinople», *EO*, 32 (1933), 5–21.

L'Etat nicéen et son clergé entretenaient soigneusement la haine antilatine, les excès des Latins—profanation des Lieux de culte[8], persécution des orthodoxes à Chypre et ailleurs, refus aux autorités ecclésiastiques orthodoxes d'élire leurs prélats—leur facilitaient grandement cette tâche[9]. Ainsi Nicée reconnue comme le foyer national byzantin et orthodoxe tiendra, tout de suite, le rôle qui incombait jadis à Constantinople, son Etat sera normalement conçu comme le prolongement de l'Etat aboli par les Latins; son but principal sera de reconquérir la capitale naturelle: Constantinople.

En effet le discours du trône de Théodore I[er] Lascaris, du premier empereur de Nicée, ne laisse aucun doute sur les buts que le nouvel état s'est donné: «Nous aurons à nouveau», dit Théodore Lascaris, «les patries dont nous sommes chassés; notre premier et ancien siège, le Paradis, la ville du Tout-Puissant, sise dans les détroits [Bosphore], la ville de notre Dieu, le joyau de la terre, celle qui est désirée par tous les peuples et réputée dans tout le monde»[10]; les Byzantins mettront leurs espoirs entre les mains du jeune Empire de Nicée dont l'empereur s'empressa de prendre le titre d'empereur et d'autocrator des Romains[11]: «Vous Nicéens», écrira Michel Choniate de son exil dans l'île de Kéa, «vous serez les seconds fondateurs de la Ville, vous réaliserez ce que tous espèrent: délivrer la Ville de l'affront qu'elle a subi et chasser les chiens enragés [les Latins] de l'enceinte de notre Jérusalem»[12]. Nul étonnement si Nicée s'est voulue avant tout Nouvelle Constantinople de la même manière que Constantinople fut jadis Nouvelle Jérusalem et, plus encore, Nouvelle Rome: c'est en cela que consiste la grandeur nicéenne, c'est sans doute cela qui empêcha l'expérience nicéenne de s'épanouir.

En effet, tout comme jadis, l'idée romaine entretenue par Constantinople fut loin d'être chère à toutes les couches de la société de l'Empire byzantin, l'idée constantinopolitaine forgée par Nicée fut loin d'être la raison de vivre des populations qui se sont trouvées dans les cadres de l'Empire installé sur le sol de l'Asie Mineure. Les réticences à l'égard de l'idée constantinopolitaine exprimées par certains groupes nicéens révèlent, on l'imagine aisément, des différends beaucoup plus profonds que de simples divergences idéologiques: elles témoignent de la crise provoquée par le contact de groupes poursuivant

[8] Cf. le récit de Mésaritès, *Epitaphios*, éd. Heisenberg, *op. cit.*, I, Variorum Reprints, nº II, 45–47, pour Constantinople.

[9] Sur le comportement des Latins à l'égard des Byzantins soumis, cf. à titre d'exemple les lettres de Germain II (Laurent, *Regestes*, nºˢ 1234, 1256); de Théodore Eirènikos (éd. A. Papadopoulos-Kérameus, *BZ*, 10 [1901], 188–92); et aussi les lettres de Constantinopolitains à Innocent III (PG, 140, col. 293–98). Image d'ensemble dans Nicétas Choniate, *Discours* nº XIII, éd. van Dieten, 126: ναῶν ἐρημώσεις, σκευῶν παναγῶν βεβηλώσεις ... σκυλεύσεις, μεταναστεύσεις, καὶ τἄλλ'ὁπόσα τὸ τεθνάναι δρῶσι τοῦ βιῶναι πολλῷ αἱρετώτερον.

[10] Ci-dessus note 5.

[11] Sur les actes de cet empereur, cf. F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches von 565–1453*, Teil III (dorénavant Dölger, *Regesten*), nºˢ 1669–1708. Sur la nature et l'étendue du pouvoir de Théodore I Lascaris, cf. Nicétas Choniate, *Discours*, ed. van Dieten, 127: βασίλειον ... περιωπὴν Δαυίδειον τὸ χρῖσμα καὶ τὴν ἀρχαιρεσίαν ταὐτίζουσαν.

[12] Cf. Michel Akominatos-Choniate, éd. Sp. Lampros, dans Τὰ σωζόμενα, II (Athènes, 1880), 150, 151, 260, 355; et Nicétas Choniate, *Discours*, éd. van Dieten, 128: Εἰ καὶ τὰ εἰσιτήρια ἑορτάσομεν ἧς ἐκπεπτώκειμεν πόλεως εἰς ἐλευθερωτὴν Μωσῆν καὶ τὸν ἐπανάγοντα τὴν αἰχμαλωσίαν Σιὼν Ζοροβάβελ κριθείσης τῆς βασιλείας μου, εἴη ἂν τοῦτο (Discours prononcé par Théodore I[er]), aussi *ibid.*, 146–47.

des buts différents, tels les réfugiés constantinopolitains et autres et les populations autochtones de l'Asie Mineure[13].

Ainsi l'arrière plan de l'histoire de Nicée se présente comme un nouveau chapitre de l'histoire des rapports compliqués de Constantinople et des provinces du monde byzantin. Créé à un moment où ces rapports traversaient une phase difficile, marquée, nous le verrons, par la méfiance et l'incompréhension, l'Empire nicéen sera obligé, pour vivre, d'amortir les heurts et d'inventer des formes d'équilibre: du succès de cette entreprise dépendait la réussite de son expérience; c'est en cela que consiste la vraie originalité et la spécificité du monde et de la société du nouvel Empire.

Essayons de suivre leur évolution, mais en attirant d'abord l'attention sur un phénomène secrété par le monde byzantin et qui marqua profondément ses structures et sa mentalité: je veux dire la polarisation constantinopolitaine. Je qualifie volontiers par ce terme moderne le phénomène qui veut que le sort réservé à la capitale impériale soit la seule référence de la fortune de Byzance, ou, plus simplement, le phénomène qui a fait que Constantinople soit confondue par tous, Byzantins et non Byzantins, avec l'Empire byzantin dans son ensemble; l'importance de cette conviction profondément enracinée, avec ce qu'elle comporte de passionnel à l'égard de Constantinople et de son monde, éclaire d'une nouvelle lumière les événements de l'histoire que nous étudions[14].

Ainsi on comprend aisément pourquoi la prise de la Ville en 1204 a conduit ses conquérants à partager allègrement le reste de l'Empire qui pourtant restait intact[15], mais on s'étonne par là même de constater qu'aucune force provinciale byzantine ne vint au secours de la Capitale menacée; et ceci malgré un siège long et à épisodes multiples, malgré la présence parmi les assaillants des ennemis résolus de l'Empire, je pense surtout aux Vénitiens, et malgré la pauvreté des moyens de défense dont Constantinople disposait, en dehors de ses murailles dont la garde, ceci est significatif, était confiée à des étrangers[16]. Tout porte à croire qu'au seuil du XIIIe siècle Constantinople est abandonnée à son sort par le monde byzantin et même par une partie de sa propre population: la constatation est de taille, elle demande à être vérifiée; pour le faire relevons quelques renseignements que nous fournissent les sources décrivant la vie à Constantinople et en province à l'extrême fin du XIIe siècle: les écrits de deux frères, de Michel et de Nicétas Choniate, suffisent amplement

[13] Sur l'attitude anticonstantinopolitaine des populations byzantines de l'Asie Mineure avant même 1204, cf., à titre d'exemple, Nicétas Choniate, éd. Bonn, 657: ταῖς ἁρπαγαῖς τῶν κρατούντων, οἱ πλείους ἐγγυμνασμένοι οὐδέν τι πρὸς τοὺς ὁμοφύλους μέτριον ἐνενόουν; et éd. van Dieten, 127: τῷ μιγέντι τοῖς ἔθνεσι καὶ μαθόντι τὰ τούτων ἐπιτηδεύματα, dit à propos d'une partie de la population d'Asie Mineure.

[14] Sur la polarisation constantinopolitaine, cf. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, 64 sq.

[15] Edition et commentaire de l'acte de partage par A. Carile, «Partitio terrarum Imperii Romani», *Studi Veneziani*, 7 (1965), 125–305; et D. Zakythinos, «La conquête de Constantinople en 1204, Venise et le partage de l'Empire byzantin», dans *Byzance: Etat—Société—Economie*, Variorum Reprints (Londres, 1973), n° X.

[16] Sur les rapports de Constantinople avec les provinces à la veille de la 4e croisade et sur sa défense contre l'assaut latin, cf. H. Ahrweiler, *Byzance et la mer* (Paris, 1966), 288–95 (et ci-dessus note 13).

pour illustrer la dépravation des mœurs constantinopolitains et la détérioration des rapports de la capitale et de ses provinces. Mais voyons les faits.

Luxure, corruption et licence sont les traits qui caractérisent la vie des élites qui gouvernent Constantinople à la fin du XIIe siècle[17]; les sources sont unanimes à souligner le caractère vil et corrosif des gens au pouvoir, les abus des fonctionnaires, l'indifférence des classes dirigeantes face à la misère qui règne dans le monde byzantin et plus particulièrement dans les provinces[18]. En effet, tous les témoignages corroborent ces faits: les populations byzantines étaient soumises aux exactions des agents constantinopolitains, elles subissaient les conséquences des luttes souvent sanglantes entre les divers représentants de Constantinople, avides de pouvoir, et souffraient de l'incurie des gouvernants qui, soucieux de servir leur propre intérêt, laissaient leurs circonscriptions sans défense, exposées aux attaques des ennemis extérieurs[19]. Devant cette situation de misère et d'insécurité qui gagnait l'ensemble des provinces de l'Empire, nombreux furent ceux qui ont préféré, nous dit Choniate, s'expatrier, rallier les pires ennemis de Byzance, même changer de religion, pour ne plus supporter l'injustice que Constantinople faisait peser sur son monde[20]. Les provinces se détournèrent finalement de Constantinople qui, comme le dit toujours Nicétas, «connut l'abandon et la désaffection».[21] Rien d'étonnant si Constantinople, abandonnée à son sort après avoir exploité ses provinces, succomba à l'assaut que menèrent contre elle les croisés, conduits par ceux qui furent les pires ennemis de Byzance, les Vénitiens. Les Byzantins étaient absolument conscients du mal qui avait rongé leur Empire; dans le *De regis officiis* (Ἀνδριὰς βασιλικός), Blemmydès n'hésite pas à présenter la chute de Constantinople en 1204 comme la conséquence de «la corruption, de la lâcheté et du comportement à tous égards condamnable des gouvernants»[22] d'alors.

Vue sous cet angle, la prise de Constantinople en 1204 se présente comme une conséquence de la situation qui régnait à Byzance avant cette date: elle fut, par l'ampleur de la catastrophe qu'elle provoqua, le détonateur qui réveilla les consciences et permit au monde byzantin de tenter dans un ultime sursaut une expérience nouvelle. La chute de Constantinople apparaît ainsi comme un événement presque salutaire, et salubre pour l'Etat byzantin qui à la fin du XIIe siècle symbolisait aux yeux des Byzantins la règne de l'injustice et de la corruption[23]: en fin de compte l'Empire de Nicée pourrait être l'entreprise

[17] Nicétas Choniate, éd. Bonn, 582–83, sur le comportement indigne de l'empereur Isaak Ange; 716–17, sur l'irresponsabilité et la malhonnêteté d'Alexis III et du Grand-duc Stryphnos. Sur le monde corrompu des gouvernants qui ont conduit Constantinople à sa perte, *ibid.*, 774 sq.; et éd. van Dieten, 126: τὰ κατὰ τὸ γένος ἡμῶν οὐκ ἄλλως ὑπέστη ταπείνωσιν . . . εἰ μή γε δικαιοσύναι μὲν ἐξέλιπον, ἕκαστος δὲ ἡμῶν ὀπίσω τῶν πονηρῶν ἔργων αὐτοῦ πεπόρευτο.

[18] Sur la dépravation des mœurs des Constantinopolitains, cf. Nicétas Choniate, éd. Bonn, 699 et surtout 717.

[19] Sur l'abandon des provinces par les autorités constantinopolitaines, cf. surtout Michel Akominatos-Choniate, éd. Lampros, dans Τὰ σωζόμενα, I (Athènes, 1879), 307 sq.

[20] Nicétas Choniate, éd. Bonn, 657.

[21] *Idem, loc. cit.*

[22] PG, 142, col. 661; et la paraphrase de Georges Galèsiôtès, *ibid.*, col. 617; et ci-dessus, note 17.

[23] Caractéristique à ce propos le comportement ouvertement hostile des populations provinciales à l'égard des Constantinopolitains fuyant devant les Latins: cf. Nicétas Choniate, éd. Bonn, 785.

de l'assainissement dont avait tant besoin l'Empire de Constantinople: on comprend le désir légitime des savants de scruter le mécanisme institutionnel du nouvel Empire dans l'espoir de déceler des modifications dictées par les nouveaux impératifs[24]: c'est ne pas compter avec la force et le poids de la tradition et ne pas penser que Constantinople perdue redevint le symbole de la grandeur qu'il fallait retrouver; purifiée par son supplice, Constantinople dictera encore une fois les formes du nouvel Empire qui n'existera qu'au nom de la capitale perdue. Ainsi je m'inscrirai en faux contre l'opinion quasi unanime qui fait de l'Empire de Nicée un Etat autre que l'Empire de Constantinople[25], ce qui n'empêche nullement de chercher la spécificité du phénomène nicéen et peut-être son originalité.

Les réalisations nicéennes

La thèse généralement admise veut que la période inaugurée par les douloureux événements de la quatrième croisade marque pour l'histoire byzantine la naissance d'un nouvel Empire, celui que nous désignons du nom de sa première capitale comme Empire de Nicée. Sans vouloir minimiser l'importance de la formation d'un nouvel Etat sur le sol de l'Asie Mineure byzantine, j'aimerais attirer l'attention sur d'autres réalisations de cette tranche de l'histoire byzantine qui me semblent plus significatives pour l'étude de l'évolution ultérieure de l'hellénisme médiéval.

En d'autres termes, il me semble que l'histoire de cette période mérite l'examen plus à cause de l'amorce d'une nouvelle société, de la naissance d'un homme nouveau dirions-nous, qu'à cause de la création d'une nouvelle structure étatique.

En effet l'Etat créé sur le sol micrasiatique après 1204 constitue à notre avis un simple fait de continuation et de conservation, structuré selon une formule expérimentée dans le passé: l'Empire de Nicée, vu à travers ses rouages administratifs, se présente comme la copie servile de l'Empire aboli; il fut à juste titre caractérisé comme l'Empire byzantin en exil; nul étonnement si rien de remarquablement neuf ne se laisse voir dans les institutions administratives de cet état, calquées sur celles des périodes précédentes[26]. Par contre, les rapports des hommes qui ont œuvré pour la création de l'Empire de Nicée, et les solidarités manifestées dans ses cadres, paraissent à tout point de vue conditionnés par des facteurs nouveaux dont l'action et les interférences finissent par créer des formes de pensée et de vie inédites: c'est en cela que consiste la nouveauté nicéenne; elle surgit de la réaction contre la

[24] M. Angold Consacre depuis quelques années ses recherches à l'Empire de Nicée et ses institutions; son livre *A Byzantine Government in Exile. Government and Society under the Lascarids of Nicaea, 1204–1261* (Oxford, 1975) vient de paraître.

[25] A consulter, Angold, *op. cit.*; A. Gardner, *The Lascarids of Nicaea* (Londres, 1912); et A. Miliarakès, Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου (Athènes, 1898).

[26] Sur l'administration, cf. H. Ahrweiler, «L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081–1317) particulièrement au XIIIe siècle», dans *TM*, 1 (1965), 2–202 (cité dorénavant Ahrweiler, «Smyrne»).

détresse dans laquelle plongea l'homme byzantin après la débâcle de 1204, et du besoin de retrouver une certaine confiance dans un avenir qui s'annonçait difficile et incertain[27].

Disons plus simplement que l'histoire nicéenne est l'effort d'une communauté acculée par des faits étrangers à sa volonté à s'adapter à des formes de vie pour lesquelles elle n'était nullement préparée et qui étaient destinées à devenir la source de son être. Son drame réside dans le fait que l'expérience nicéenne commence comme une volonté délibérée de renouer avec la tradition interrompue, mais elle réussit seulement dans la mesure où elle s'écarte de la tradition dont cependant elle ne pourra jamais se détourner complètement. Eriger la tradition en mystique, concevoir l'avenir comme un compte à rebours, tout en élaborant des nouvelles formes de vie, voilà la contradiction profonde dont le monde nicéen ne put jamais sortir. Essayons de voir ses réalisations, non sans rappeler auparavant quelques faits significatifs.

Après 1204, et pratiquement pendant toute l'occupation latine, les Constantinopolitains qui souhaitent quitter la Ville ne se heurtent à aucune interdiction; nombreux sont ceux qui sont partis devant les Latins, tandis que d'autres se décidèrent à en faire autant plus tard[28]. Il est évident que ceux qui fuient appartiennent aux couches supérieures de la société constantinopolitaine: la prosopographie des réfugiés en apporte la meilleure preuve; dans la plupart des cas, ils appartiennent aux élites administratives et intellectuelles de Byzance[29]; ils sont éduqués dans le respect de la tradition, ils se sentent porteurs des valeurs nationales, ils sont attachés à la légitimité byzantine. On comprend l'effort déployé dès leur arrivée en Asie Mineure pour reconstituer les grands corps de l'Etat (sénat, synode, armée), et ceci malgré la précarité de leur installation dans un pays manifestement réservé à leur égard. Première constatation: le groupement se fait au nom du passé, il est vite rallié par des hommes qui l'avaient servi et qui en avaient profité, en majorité des Constantinopolitains mais aussi des originaires d'autres contrées occupées[30]. Sa force réside non point dans son nombre mais dans sa

[27] Cf. J. Irmscher, «Nikäa als 'Zentrum des griechischen Patriotismus'», *RESEE*, 8 (1970), 33–47. Les termes qui caractérisent la situation du monde byzantin au lendemain de 1204 sont: ταπείνωσις, ἐλάττωσις, ὑπόπτωσις; cf., à titre d'exemple, van Dieten, *op. cit.*, 126; et *ibid.*, 131: τὸ ἀπεσβηκὸς ἤδη τῶν 'Ρωμαίων φρόνημα.

[28] Cf. les témoignages dans Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, éd. et trad. E. Faral, II (Paris, 1939), 75; Acropolite, éd. Bonn, 12; Lettre des Constantinopolitains à Innocent III, dans PG, 140, col. 296; Mésaritès, éd. Heisenberg, «Der Bericht» (cf. note 7), 19; Lettre de Théodore Lascaris au clergé de Constantinople, dans Mésaritès, éd. Heisenberg, *Quellen und Studien*, Variorum Reprints, nº II, II, 34 (= Dölger, *Regesten*, nº 1679) et, surtout, Mésaritès, *Epitaphios*, éd. Heisenberg (cf. note 8), 62: ἠδυνάμεθα καὶ ἡμεῖς ὡς καὶ οἱ λοιποὶ Κωνσταντινοπολῖται ἀπελθεῖν εἰς τὴν τοῦ Λάσκαρι χώραν τοῦ βασιλέως κῦρ Θεοδώρου τοῦ Κομνηνοῦ καὶ εἰς τὴν τοῦ Κομνηνοῦ κῦρ Δαυίδ καὶ εἰς τὰς τῶν ὁμοπίστων ἡμῖν βαρβάρων χώρας, ἀλλὰ καὶ εἰς αὐτὴν τῶν Τούρκων, ὅ καὶ πολλοὶ πεποιήκασι; cf. aussi *ibid.*, 63.

[29] Sur les familles constantinopolitaines établies dans la région de Smyrne, cf. Ahrweiler, «Smyrne», 138 sq., 167 sq.; et de la même, «La politique agraire des empereurs de Nicée», *Byzantion*, 28 (1958), 51 sq. (= *Etudes sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Variorum Reprints [Londres, 1971], nº IV).

[30] Michel Choniate (éd. Lampros, II, 150) appelle Théodore Lascaris «Refuge universel»; pour les invitations de Théodore Ier aux prélats et autres grands fonctionnaires de Byzance, cf. Skoutariôtès, éd. A. Heisenberg, à la suite d'Acropolite, 466; *Lettres* de Michel Choniate, éd. Lampros, Τὰ σωζόμενα, surtout II, 276–77 et 279–80; *Discours* et *Lettres* de Nicétas Choniate, éd. van Dieten, 121: πατὴρ

résolution de s'investir de tous les symboles qui dans l'imagerie populaire signifiaient l'exercice du pouvoir[31]. La compétence de ses membres permettra vite à ce rassemblement confus de devenir et de rester une véritable structure étatique, un organe de décision et d'exécution.

Cet élément urbain, compromis dans toutes les affaires publiques du passé, trouve en Asie Mineure, outre les représentants d'une aristocratie locale, consciente de ses intérêts—pas obligatoirement conformes à ceux des Constantinopolitains—, une population en majorité rurale; elle est éprouvée par la présence turque (notamment l'action incontrôlée des nomades turcomans), épuisée par les exigences fiscales de Constantinople et par l'avidité des grands propriétaires (entre autres la couronne, le patriarcat et les grands monastères de la capitale) et surtout lassée par les troubles constants des dynastes locaux; ces derniers agissaient pour leur propre compte, souvent en dissidence à l'égard de Constantinople et en connivence avec l'ennemi extérieur[32], en l'occurrence les Turcs et les Latins; pendant les années qui ont suivi le court règne d'Andronic Ier on compte plus de dix révoltes réussies de dynastes indépendants, notamment en Asie Mineure occidentale, qui finit par présenter l'aspect d'une mosaïque de territoires détachés de Constantinople[33]. C'est cette population déshéritée, appauvrie et amère à l'égard de Constantinople, qui sera appelée à accueillir sur son sol ceux qu'elle considérait comme les responsables de ses malheurs. On l'imagine, le contact fut douloureux et difficile, le choc et le heurt inévitables; on explique les difficultés rencontrées par Théodore Lascaris: l'accès à la ville de Nicée lui fut interdit, les moyens dont il avait besoin pour établir son autorité furent obtenus des Turcs, les Grecs lui ayant refusé tout secours[34]; les paysans et la population d'Asie Mineure accueillent les conquérants Pierre de Bracieux et Henri comme des libérateurs[35].

ῥωμαϊκοῦ πληρώματος (Theodore I[er] Lascaris). A signaler notamment la carrière des familles constantinopolitaines dans l'administration nicéenne (cf. Ahrweiler, «Smyrne», 25, liste des familles: à ajouter celles des Kontostéphanoi, des Bélisariôtai, des Kamatéroi).

[31] Cf. les remarques de A. Heisenberg, «Aus der Geschichte und Literatur des Palaiologenzeit», *Quellen und Studien*, Variorum Reprints (cf. note 7) I, 98–99, à propos des poésies de Nicolas Eirènikos aux fiançailles de Jean III Vatatzès.

[32] Τῷ μιγέντι τοῖς ἔθνεσι, van Dieten, *op. cit.*, 127; *ibid.*, 131: ἑκόντες τοῖς κρατοῦσιν ὑπέκυπτον ἔθνεσι ... τὴν ἐλευθερίαν ἀγεννῶς ἀπεδίδοντο.

[33] Sur la situation en Asie Mineure à l'aube du 13[e] siècle, cf. les témoignages que j'ai réunis dans *Byzance et la mer*, 301 sq.; et dans «Smyrne», 6 sq. et 25 sq.; à ajouter les récits particulièrement vifs de Mésaritès, éd. Heisenberg, Variorum Reprints, 25 sq., en ce qui concerne la région de Paphlagonie; et de Nicétas Choniate, éd. Bonn, 840–41.

[34] Cf. le récit d'Acropolite, éd. Bonn, 14 sq.; Nicétas Choniate, éd. Bonn, 828; *Discours*, n[o] XIV, éd. van Dieten, 130–32; Mésaritès, éd. Heisenberg dans *Quellen und Studien*, Variorum Reprints (ci-dessus, note 7), n[o] II, III, 18, 19, 25, 33; et surtout Michel Choniate, éd. Lampros, Τὰ σωζόμενα, II, 354; sur l'alliance avec les Turcs en 1206, cf. Dölger, *Regesten*, n[o] 1670; et aussi Mésaritès, *Epitaphios* (ci-dessus, note 28), 63. Sur les rapports entre Nicée et Ikonion, cf. en dernier lieu E. Werner, «Das Sultanat Konya im 13. Jahrhundert», *ByzF*, 4 (1972), 220–30; Cl. Cahen, *Pre-Ottoman Turkey* (Londres, 1968), 119 sq., et Sp. Vryonis, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor* (Los Angeles, 1971), 219 sq.

[35] R. Lee Wolff, «The Latin Empire of Constantinople», dans Setton, *A History of the Crusades* (ci-dessus, note 3), 192–93. Sur leur hostilité vis-à-vis de Lascaris, cf. Nicétas Choniate, éd. van Dieten, 131: ἠνέσχου πολλάκις καὶ βλασφημούμενος; *ibid.*, 132: τῆς κοινῆς προκινδυνεύων ἐλευθερίας καὶ ἀνάθεμα εἶναι ὑπὲρ τῶν ὁμογενῶν καὶ συμφύλων σοι.

Nul doute que l'Empire de Nicée, vu de l'Asie Mineure, se présente au début comme un Etat conquis par des Byzantins sur des Byzantins, comme un simulacre d'Etat comme tant d'autres qui avaient surgi auparavant dans ce pays devenu la proie facile de gouverneurs ambitieux et sans scrupules. L'Empire de Nicée se présente comme un Etat soutenu par une clientèle formée autour de Lascaris et composée d'hommes, réfugiés ou autochtones, qui avaient souvent confondu leurs intérêts personnels et ceux du pays. Normalement cette clientèle considéra l'Asie Mineure comme base, comme tremplin dirons-nous, pour récupérer son bien, en l'occurrence Constantinople. Vue avec les yeux des clients de Lascaris, l'Empire de Nicée, du moins au début, se présente sans doute comme un «Etat colonial» qui avait perdu sa métropole: il s'efforcera de la récupérer en utilisant les ressources de sa colonie; qu'on nous pardonne cette image hardie, elle dépeint bien la triste réalité au lendemain de 1204. Retenons seulement que l'incompréhension et la méfiance caractérisent les rapports des hommes qui pourtant étaient forcés de cohabiter et, même plus, d'œuvrer ensemble pour assurer le lendemain et se procurer le nécessaire; c'est ce besoin qui conduira progessivement les uns et les autres à parcourir le chemin qui les séparait; la cohabitation se muera ainsi en collaboration dont sortiront de nouvelles formes de solidarité; avec le temps elles pouvaient se muer en bases pour un départ nouveau. On comprend pourquoi nombre d'historiens modernes considèrent que l'histoire des Néohellènes part de 1204 et non de 1453[36]: il convient d'examiner si cette manière de voir les choses est conforme aux acquis de l'expérience nicéenne. Rappelons auparavant quelques faits.

Dès la seconde décade du XIIIe siècle l'Empire de Nicée est un fait à tout point de vue accompli; les rouages administratifs fonctionnent: ils couvrent un territoire continu reconnu comme grec par les voisins hostiles, les Latins et les Turcs; les traités signés par Lascaris et les souverains étrangers prouvent la solidité de la place de l'Empire dans le contexte international; aucune révolte intérieure ne vint troubler le règne de Lascaris qui avait entretemps éliminé les dynastes sévissant sur son territoire[37].

Les fruits de cette politique sont surtout visibles pendant le long et heureux règne du successeur de Théodore Lascaris, de Jean III Vatatzès: sous sa conduite les Nicéens s'installent dans les Balkans après avoir éliminé toute

[36] C'est le cas pour A. Vacalopoulos, *Origins of the Greek Nation, The Byzantine Period, 1204–1461* (New Brunswick, New Jersey, 1970).

[37] Pour la place de l'Empire de Théodore I Lascaris dans le contexte international, cf. le jugement de son pire ennemi, Henri de Flandre: G. Prinzing, «Der Brief Kaisers Heinrich von Konstantinopel vom 13. Januar 1212», *Byzantion*, 43 (1973), 395–431; ainsi que celui de ses amis, par exemple Mésaritès, éd. Heisenberg, *Quellen und Studien*, Variorum Reprints (cf. note 7), II, III, 25–26, 33–34; et surtout, Nicétas Choniate, *Discours*, nº XIV, éd. van Dieten, 129–47; sur les traités avec les divers pays, à consulter Dölger, *Regesten*, nºs 1670, 1673, 1674, 1675, 1677, 1680, 1684, 1704, 1706. Le traité avec les Bulgares, dans G. Prinzing, *Die Bedeutung Bulgariens und Serbiens in den Jahren 1204–1219* (Munich, 1972), 78–81. Cf. aussi, pour le règne de Vatatzès, G. Kankova-Petkova, «Griechisch-bulgarische Bündnisse in den Jahren 1235 und 1246», dans *Byzantinobulgarica*, III (Sofia, 1969), 49–79; et P. I. Javoronkov, «L'Empire de Nicée et l'Occident» (en russe), dans *VizVrem*, 36 (1974), 100–21. En ce qui concerne l'Arménie, cf. A. Heisenberg, *Zu den armenisch-byzantinischen Beziehungen am Anfang des 13. Jahrhunderts*, dans SBMün, Philos.-philol. und histor.Kl., 6 (Munich, 1929).

présence latine de l'Asie Mineure; ils occupent Thessalonique, ce qui résolut à leur avantage le conflit avec l'Epire[38], ils menacent Constantinople qu'ils harcellent de plus en plus, ils se manifestent dans les affaires italiennes par l'intermédiaire de leur allié Frédéric II[39], ils établissent enfin avec les Turcs des rapports de bon voisinage qui permettent aux populations rurales et industrieuses de leur Empire de s'enrichir par des échanges suivis avec le monde oriental. Bref, c'est sous le règne de Vatatzès que la société de Nicée décolle: son essor se manifeste comme essor urbain, démographique, économique et culturel; les témoignages des sources sur les reconstructions des villes, et des forteresses, sur les fondations des couvents et des institutions pieuses, sur la construction des routes dites βασιλικαί, sur la production industrielle (notamment des textiles) et rurale, sur la diffusion et la qualité de la monnaie nicéenne, sur l'activité intellectuelle et artistique, sur la circulation des hommes et des biens, sur la constitution des grandes fortunes terriennes et commerciales, notamment maritimes, et enfin sur les possessions et les avantages des personnes de condition apparemment modeste (paysans et petits cadres de l'armée) ne laissent aucun doute sur l'essor et la prospérité de la société nicéenne[40], qui sous le règne de Vatatzès semble avoir trouvé sa cohésion, malgré des apports ethniques nouveaux, notamment les Coumans baptisés et installés par Vatatzès dans ses territoires[41], et malgré les multiples révoltes auxquelles a fait face cet empereur au début de son règne: elles se présentent plus comme des agissements de personnes ambitieuses que comme des mouvements de mécontentement; ce sont des révoltes de palais sans aucune base notable[42]. Il va sans dire que cet essor exceptionnel favorisa la naissance d'une solidarité nationale, illustrée par l'action des hommes nés sur le sol de Nicée et éduqués dans le respect de ses réalisations. La nouvelle génération nicéenne ignore l'humiliation vécue par ses parents[43]; elle s'élève dans

[38] Sur l'état d'Epire, cf. D. M. Nicol, *The Despotate of Epiros* (Oxford, 1957), et R.-J. Loenertz, «Aux origines du despotat d'Epire et de la principauté d'Achaïe», dans *Byzantion*, 43 (1973), 360–94; sur les rapports entre les églises d'Epire et de Nicée, cf. du même, «Ecclesiastical Relations between the Despotate of Epiros and the Kingdom of Nicaea», *Byzantion*, 22 (1952), 207–28 et, récemment, A. Karpozilos, *The Ecclesiastical controversy between the Kingdom of Nicaea and the Principality of Epiros (1217–1233)* (Thessalonique, 1973).

[39] Cf. la correspondence entre Frédéric II et Jean III, dans F. Miklosich et J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana* (Vienne, 1865) (dorénavant M. M.), III, 68 sq. E. Merendino, «Federico II e Giovanni III Vatatzes», dans *Byzantino-Sicula*, II (Palermo, 1975) (= Mélanges G. Rossi Taibbi), 371–83.

[40] Cf. les témoignages recueillis dans Ahrweiler, «Smyrne», 31–32; et surtout Vryonis, *The Decline of Medieval Hellenism*, 219 (note 457) et 220; pour les monnaies de Nicée, cf. M. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire, 1081–1261*, DOS, 12 (Washington, D. C., 1969), 227–453; sur l'enseignement des sciences à Nicée, cf. l'aperçu donné par K. Vogel, «Byzantine Science», dans *CMH*, IV, part II, *Government, Church and Civilisation* (Cambridge, 1967), 264 sq.

[41] Grégoras, éd. Bonn, I, 35–37; Acropolite, éd. Bonn, 70; M. M., IV, 166, 167; sur la composition ethnique en général, cf. Ahrweiler, «Smyrne», 23–28.

[42] Sur le succès de Jean III Vatatzès, outre les historiens de son règne, cf. G. Acropolite, *Epitaphe à Jean Doukas*, éd. Heisenberg, II, 12–29; Théodore Skoutariôtès, éd. Heisenberg, à la suite d'Acropolite, 284–88; Théodore Lascaris, éd. N. Festa (Florence, 1898), p. 57; et surtout A. Heisenberg, «Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige», *BZ*, 14 (1905), 160 sq. et texte 193 sq. Sur ses rapports avec Frédéric II et son intervention dans les affaires d'Italie, cf. M. M., III, 68 sq. et surtout 72, sur le succès de Vatatzès contre les Génois à Rhodes. Aussi, N. Blemmydès, *Curriculum Vitae*, éd. Heisenberg, Teubner (1896), 62–63. Inscriptions et autres sources signalées par Ahrweiler, «Smyrne», 8 sq. et 29 sq.

[43] La τεταπεινωμένη γενεά est celle de 1204: PG, 140, col. 641.

la fierté et agit confiante dans l'avenir. Animée par le souci d'accomplir dans la sécurité l'expansion vers laquelle la lançaient ses forces vives, elle cherchera à consolider ses assises micrasiatiques, source de son bien-être, sans se situer par rapport à Constantinople: elle regarde vers la Ville comme on se préoccupe du sort d'un aïeul vénérable qui tôt ou tard partagera le sort heureux de ses enfants; pour cette nouvelle génération nicéenne, Constantinople est à conquérir, mais pas à tout prix; pour le moment on se contente d'étouffer ses maîtres dont les forces expirent et s'évanouissent.

Le meilleur représentant de cette manière de voir l'avenir nicéen reste sans aucun doute le successeur de Vatatzès, son fils Théodore II Lascaris. Ce fin lettré qui consacra un éloge vibrant et sans doute exagéré à sa ville natale, à Nicée[44], montre, et dès son avènement, sa résolution de conduire l'Empire selon les impératifs nouveaux; il s'entoure d'hommes originaires d'Asie Mineure, d'extraction modeste—je pense aux Mouzalôns, aux Tzamantouroi et à d'autres; il n'hésite pas à éliminer des commandes de l'Etat ceux qui n'avaient rien oublié de l'époque de la corruption et du mépris—je pense aux descendants toujours avides de pouvoir des grandes familles constantinopolitaines; il nomme à la tête de l'Eglise Arsénios, le rude moine de Saint-Auxence, animé avant tout par le souci de subvenir aux besoins de ses ouailles, la population micrasiatique dont il faisait partie[45]; il constitue une force armée nationale, grecque (héllène précise-t-il lui-même dans une de ses lettres)[46], aux dépens des intérêts des mercenaires étrangers, notamment les Latins, compromis dans les agissements déloyaux de l'aristocratie constantinopolitaine[47]; il n'hésite pas, enfin, à rompre avec ceux qui, tournés vers le passé, les intellectuels hautains comme Blemmydès, restent isolés du peuple et trempent dans des complots fomentés par les ennemis de la dynastie, comme par exemple Acropolite[48]. Cette rude politique réaliste et ferme provoqua des rancœurs et des amertumes contre son instigateur, car «tel est le sort», dit Lascaris lui-même, «de celui qui veut gouverner pour le bien du peuple»[49].

En effet, la suite des événements l'a prouvé, Théodore pour son œuvre s'appuyait sur le consensus populaire; l'Asie Mineure, sous son règne, était en passe de devenir le berceau de la nation grecque. Mais c'était sans compter avec la force des puissances corrosives dont l'œuvre de sape n'avait jamais

[44] L. Bachmann, *Theodori Ducae Lascaris imperatoris in laudem Nicaeae urbis oratio* (Rostock, 1847); sur Nicée à cette époque cf. aussi F. Winkelmann, «Nachrichten über das Nikaia des 13. Jahrhunderts in einer Laudatio des Konstantinos Akropolites», *Recherches de géographie historique* (Sofia, 1970) (= *Studia Balcanica*, 1, pp. 113–15). Sur l'église de Saint Tryphon de Nicée et Théodore II Lascaris, cf. J. Papadopoulos, dans 'Επ.'Ετ.Βυζ.Σπ., 22 (1952), 110–13; et l'œuvre fondamentale de A. M. Schneider, *Die römischen und byzantinischen Denkmäler von Iznik-Nicaea*, IstForsch (Berlin, 1943).

[45] Sur le patriarcat d'Arsénios, cf. Laurent, *Regestes*, nos 1329–47 et 1353–74; et sa vie et son œuvre dans son testament, PG, 140, col. 948–57.

[46] Ed. Festa, 57–58.

[47] Pachymère, éd. Bonn, I, 21, 84, etc.

[48] Ceci malgré l'éloge vibrant que Théodore a consacré à son maître G. Acropolite: cf. A. Markopoulos, Θεοδώρου Β' Λασκάρεως ἀνέκδοτον ἐγκώμιον πρὸς τὸν Γεώργιον 'Ακροπολίτην, dans 'Επ.'Ετ.Βυζ.Σπ., 36 (1968), 110–18.

[49] J. Papadopoulos, *Théodore II Lascaris* (Paris, 1908), 183 sq., Oraison funèbre de Frédéric II, 188: Πράττειν τὰ σωτηριώδη τοῦ πληθυσμοῦ.

cessé de travailler au service de ceux qui n'avaient rien à attendre de la réussite nicéenne, je veux dire les Constantinopolitains et leurs complices, les mercenaires étrangers. Leur réaction fut sournoise mais non moins violente; elle réussit comme réussissent les coups d'état longuement préparés dans les coulisses et les antichambres; elle surprit ses victimes qui péchèrent par excès de confiance; elle prit la forme exécrable du massacre et de la profanation des lieux sacrés, je pense au meurtre des Mouzalôns sur l'autel du couvent de Sôsandra[50]; pour se faire pardonner elle s'offrit en pâture la Ville-Reine, mais elle n'a jamais pu tromper ceux qui avaient mis leurs espoirs dans le renouveau de la nation, je veux dire les populations micrasiatiques: leur voix se fit entendre à travers les paroles amères de Sénacherim qui, à l'annonce de la prise de Constantinople par les fidèles de Michel Paléologue, de l'exterminateur de l'œuvre des Lascarides, n'hésita pas à déclarer à la foule en liesse «que personne dorénavant n'attende quelque chose de bien puisque les Romains occupent à nouveau la Ville»[51].

En effet Constantinople, libérée par celui qui par son origine et par son éducation représentait la grandeur du passé et incarnait les forces aristocratiques, par Michel Doukas Comnène Ange et Paléologue, se mit au service de l'impossible idée de la grandeur romaine, aux dépens de l'intérêt des forces vives de la nation[52]. En l'espace de quelques années, avant la fin du XIIIe siècle, le monde de l'Asie Mineure se laissa envahir par le flot turc. La force du facteur extérieur, en l'occurrence des Turcs, ne suffit pas à expliquer l'ampleur de la catastrophe. L'étendue et la précipitation du désastre prouvent, à notre avis, le désenchantement des populations des régions envahies et leur désaffection à l'égard d'une autorité qu'elles tenaient toujours pour responsable des vicissitudes de leur sort[53]. Leur impuissance en outre à s'opposer efficacement à l'Empire encore hésitant de Michel Paléologue prouve la fragilité de l'acquis nicéen: tout porte à croire que la cohésion nationale réalisée par les Lascarides ne fut qu'une apparence et que la crise provoquée par le contact de groupes d'intérêts opposés ne fut jamais réellement absorbée. Elle fut entretenue par les contradictions internes au monde byzantin, contradictions qui au seuil du XIIIe siècle étaient au comble de l'exaspération. Elles se présentent sous des formes diverses: ethniques, socioéconomiques et, comme c'est de règle dans le monde médiéval, elles prennent souvent la forme de différends religieux. Rappelons pour illustrer ces propos quelques faits significatifs: les Arméniens de la Troade facilitent l'œuvre de l'occupant latin et ceci

[50] D. Geanakoplos, «The Nicean Revolution of 1258 and the Usurpation of Michael VIII Palaeologos», *Traditio*, 9 (1953), 420–30.

[51] Pachymère, éd. Bonn, I, 149.

[52] Cf. les critiques de cette politique dans Ahrweiler, *Byzance et la mer*, 328 sq. et 369 sq. Pourtant de grands éloges des contemporains: cf., à titre d'exemple, Georges de Chypre, PG, 142, col. 350–83.

[53] Sur l'avance turque et les explications que les contemporains en trouvent, cf. surtout J. Bekkos, PG, 149, col. 16, 44, 973; Athanase, PG, 142, col. 509–12; Kônstantinos Mélitèniôtès, PG, 141, col. 1033, 1273; Georges de Chypre, PG, 142, col. 372–73; et ceci malgré les éloges sur l'œuvre d'Andronic Paléologue de Nicéphore Choumnos (voir J. Boissonade, *Anecdota Graeca*, II [Paris, 1830], 1 sq. et surtout 21 sq.) et de Georges de Chypre (PG, 142, col. 405 sq.). Sur l'empereur Andronic II, cf. en dernier lieu A. E. Laïou, *Constantinople and the Latins: the Foreign Policy of Andronicus II* (Cambridge, Massachusetts, 1972).

malgré leur longue cohabitation avec les Grecs et malgré les avantages dont leurs compatriotes avaient bénéficié dans les cadres de l'Empire byzantin[54]. Des mercenaires latins constituent la force de choc du nouvel Empire de Nicée qui pourtant se voulait foncièrement byzantin[55]: ce sont ces mercenaires qui extirpèrent les continuateurs de la politique de Théodore Lascaris, ce qui prouve leur rôle considérable dans les affaires publiques; notons en passant que nombre de Latins importants jouissent dans l'Empire de Nicée de privilèges enviables[56]; des Coumans constituent un élément notable des forces militaires de l'Empire, ce qui n'empêche nullement les Byzantins de mépriser «cette race barbare et amie du vin»[57]; les Turcs enfin installés sur les zones frontières de l'Etat nicéen et du sultanat d'Iconion n'avaient jamais cessé d'inquiéter par leur brigandage les populations byzantines, ce qui n'a nullement empêché l'Etat grec de les utiliser dans les rangs de ses armées[58].

Plus aiguës encore et plus significatives se présentent les contradictions socioéconomiques qui touchent directement le monde byzantin: la chute de Constantinople donna le signal d'usurpations, par les plus déshérités, des riches propriétés constantinopolitaines[59]; les riches et nobles exilés de Constantinople rencontrèrent sur leur chemin d'exode des populations hargneuses se réjouissant des malheurs qui frappèrent les favorisés d'hier, dont le sort était maintenant comparable au sort misérable des provinciaux[60]; des paysans enfin de Trikkokia en Asie Mineure se révoltent contre les mesures de Michel Paléologue dont le souci, on l'a vu, ne fut que de servir ses pairs: nous avons là le premier mouvement social massif. Il est significatif qu'il se déclenche en Asie Mineure et contre celui qui par son œuvre avait aboli l'espoir de justice sociale créé par Théodore Lascaris[61].

Faut-il rappeler en dernier lieu les contradictions d'ordre religieux et qui sous divers aspects n'ont jamais cessé de secouer Byzance? Notons seulement, à côté de la querelle antilatine qui marque plutôt des clivages intellectuels, la secousse provoquée par le schisme arsénite[62], du nom du patriarche Arsé-

[54] Cf. les sources recensées par Ahrweiler, «Smyrne», 20 et notes.

[55] Intéressant l'emploi du terme πανελλήνιον pour désigner l'assemblée des meilleurs des Byzantins par Mésaritès, *Epitaphios*, éd. Heisenberg, dans *Quellen und Studien* (cf. ci-dessus, note 8), 42, ligne 14–15.

[56] Acropolite, éd. Bonn, 126, 169; Pachymère, éd. Bonn, I, 15, 21, 89; cf. aussi Ahrweiler, «Smyrne», 21–24, et de la même, «La politique agraire des empereurs de Nicée» (voir ci-dessus, note 29), 58 sq.

[57] M. M., IV, 156–66, 167; et Grégoras, éd. Bonn, I, 111.

[58] Pachymère, éd. Bonn, I, 15, 89; Grégoras, éd. Bonn, I, 111; sur les auxiliaires de l'armée de Nicée, cf. H. Köpstein, «Tzouloukones», dans *Mélanges M. Sjuzjumov* (Sverdlovsk, 1973), 161–66.

[59] Ahrweiler, «La politique agraire des Empereurs de Nicée», 51 sq.

[60] Cf. le récit de Nicétas Choniate, éd. Bonn, 774–90, notamment 785: Οἱ δὲ ἀγροῖκοι καὶ ἀγελαῖοι ἐπεκερτόμουν μᾶλλον τοῖς ἐκ Βυζαντίου ἡμῖν, καὶ τὴν ἐν πτωχείᾳ καὶ γυμνότητι κακουχίαν ἰσοπολιτείαν ἀφρόνως ὠνόμαζον; et plus bas: οἱ δ'ἐκ τῆς φαύλης συμμορίας καὶ ἀγοραῖοι ἐχρηματίζοντο.

[61] Testament d'Arsénios, PG, 140, col. 956, et surtout Pachymère, éd. Bonn, I, 310–13 et 502–4.

[62] Jugement de cette attitude par le moine Méthode, PG, 140, col. 785: Τὰ σχίσματα ... προφάσει τοῦ κυροῦ 'Αρσενίου ἐκείνου ... πᾶσαν τὴν τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίαν διέφθειραν, καὶ πᾶσαν τὴν οἰκουμένην ἀνεστάτωσαν ... καὶ πάσας ἀγυιὰς καὶ οἰκίας ἐμφιλονείκων καὶ μαχίων συζητήσεων καθεκάστην ἀναπιμπλῶντες ὧν οἱ πλείους οὐδὲ εἰδέναι δύνανται περὶ ὧν οὕτω μάχονται; Pachymère, éd. Bonn, I, 502; ἡ τῶν ζηλωτῶν ἐπίθεσις, καὶ τὸ ἐκπολεμοῦν βασιλεῖ τὸ ὑπήκοον σπεύδειν ... ὡς παρανομοίη ὁ βασιλεύς; sur ce schisme et ses prolongements, littérature abondante; cf. en dernier lieu S. Salaville, «Deux documents inédits sur les dissensions religieuses byzantines entre 1275 et 1310», *REB*, 5 (1947), 116–36; I. Ševčenko, «Notes on Stephen, the Novgorodian Pilgrim to Constantinople in the XIV Century»,

nios, qui, on le sait, après ses premières hésitations fustigea la politique de Michel Paléologue[63] et devint de la sorte l'ennemi irréductible de l'Empereur et le porte-parole autorisé des populations micrasiatiques; à travers leur fidélité au patriarche déchu, elles exprimaient leur attachement à la dynastie et à l'œuvre des Lascarides. Ce sont les mêmes hommes qui, quelques années plus tard, s'élèveront unanimes pour contrecarrer les projets unionistes de Michel Paléologue, dont le seul souci était de préserver à tout prix intacte la base de sa puissance, Constantinople, qui connaît à nouveau la désaffection du monde byzantin oriental. Faut-il ajouter à ce tableau déjà sombre les islamisations volontaires de ceux qui, écœurés de l'attitude de leurs gouvernants, ecclésiastiques et civils, ont préféré changer de patrie pour fuir l'injustice ?[64] Longue est la liste des actes et des gestes, collectifs ou individuels, qui montrent que le monde byzantin du XIIIe siècle était profondément sapé par l'érosion et la corrosion: l'expérience nicéenne lui a donné une ultime chance, elle fut, on l'a vu, sans lendemain.

Ainsi le pari pris par le monde nicéen de réussir la cohabitation forcée de groupes d'origine sociale diverse, de niveau de culture différent, animés par des intérêts opposés et venus d'horizons multiples, n'a pas pu être tenu, malgré le désir ardent de réaliser l'union qui seule aurait donné à la nation bafouée et humiliée la force de retrouver sa dignité. La symbiose de ces éléments hétéroclites dans les cadres de l'Empire de Nicée devait obligatoirement donner naissance à de nouvelles formes de vie: il restait à savoir si ce seraient celles commandées par l'intérêt de tous ou si elles seraient dictées par les égoïsmes des groupes ou des personnes. Dans le meilleur des cas la vie nicéenne pouvait être le résultat d'une synthèse harmonieuse d'aspirations et d'activités variées mais complémentaires; la société nicéenne serait alors l'agent d'une nouvelle civilisation, issue des apports multiples, fruit d'une acculturation exemplaire, résultat de l'osmose et du contact enrichissant, dirons-nous, entre facteurs opérant dans le respect mutuel. Dans ce cas seulement l'expérience nicéenne pouvait être une réussite; elle aurait signifié la naissance d'un monde et, plus encore, la naissance d'une nation nouvelle, l'ἑλληνικόν de Théodore II Lascaris, fondé sur l'ὁμαῖμον, sur l'ὁμόγλωσσον, sur l'ὁμότροπον et l'ὁμόθρησκον, c'est à dire sur la communauté de la race, de la langue, de la religion et des mœurs, conditions établies déjà par Hérodote pour l'existence d'une nation[65]; mais ceci supposait que toute crise

---

SOforsch, 12 (1953), 173–75; V. Laurent, «Les crises religieuses à Byzance: le schisme antiarsénite de Théolepte», *REB*, 18 (1960), 45–54; J. Darrouzès *Documents inédits d'ecclésiologie byzantine (Xe–XIIIe s.)*, AOC, 10 (Paris, 1966), 86–106, 340, 413. A consulter toujours l'œuvre fondamentale de G. Sykoutrès, Περὶ τὸ σχίσμα τῶν 'Αρσενιατῶν, dans 'Ελληνικά, 2 (1929), 267–332, et 3 (1930), 15–44; et pour les sources, V. Laurent, «Les grandes crises religieuses à Byzance. La fin du schisme arsénite», *BSHAcRoum*, 26 (1945), 225–313.

[63] Excommunication de Michel Paléologue ou menace d'excommunication: cf. Laurent, *Regestes*, nº 1345.

[64] Sur les islamisations, cf. Vryonis, *The Decline of Medieval Hellenism* (voir ci-dessus, note 34), 223 sq. et 351 sq.; τὴν παρὰ Βαρβάροις ἀποικίαν πόλεις ὅλας 'Ελληνίδας ἑλέσθαι καὶ τῆς πατρίδος ἀσμένως ἀλλάξασθαι: Nicétas Choniate, éd. Bonn, 657; Pachymère, éd. Bonn, I, 310 sq.

[65] Hérodote, 5, 49; Irmscher, «Nikäa als 'Zentrum des griechischen Patriotismus'» (voir ci-dessus, note 27), 33–47; Théodore II Lascaris, *Epistulae*, éd. Festa, 57–58, 165, 176.

interne serait absorbée, que les intérêts particuliers seraient effacés devant les impératifs du salut public, et que les valeurs anciennes auraient cédé leur place à une tradition nouvelle librement et unanimement consentie et généralement reconnue. Laissez-moi observer que cette solution suppose l'élaboration de structures dites de rythme lent, elle exige pour aboutir un temps long, et un consensus large: c'est justement ce qui a manqué à l'Empire de Nicée qui a commencé sa vie comme une structure importée dans un pays épuisé, et qui s'est donné comme but de réaliser un retour et non point un départ: il sacrifia ainsi à l'objectif dicté par la politique du court terme, en l'occurrence la reconquête de Constantinople, les forces qui pouvaient lui assurer un avenir meilleur et prospère. En fin de compte l'histoire de Nicée est celle de Constantinople en exil; c'est une partie de l'histoire byzantine qui, malgré les apparences, n'a jamais pu devenir véritablement une partie de l'histoire des Néogrecs.

L'effort dramatique de Théodore II Lascaris, et plus particulièrement son action précipitée et peut-être excessive contre l'aristocratie nicéenne-constantinopolitaine[66], a mis en évidence la force d'une crise profonde, couvée au sein du monde nicéen dont l'unité résidait sur une ambiguité. En effet l'idéologie unitaire, cristallisée dans les sentiments antilatins et symbolisée par la reconquête de Constantinople, était comprise par les uns comme moyen de mobiliser l'effort de tous pour la reconstitution de leurs droits et la récupération de leurs biens et prérogatives d'antan; elle était accueillie par les autres comme possibilité de se faire une place dans un monde qui les avait injustement jusqu'alors rejetés. Le malentendu se dissipa devant la tombe de Théodore II Lascaris, en 1258; les masques tombèrent et les espoirs s'évanouirent devant les murailles de Constantinople retrouvée. Sous l'inspiration et la conduite de Michel Paléologue, la politique antilascaride prit vite des relents antimicrasiatiques; la «constantinopolisation», dirons-nous, de l'Empire, nous entendons par là la reprise de la politique de la grande idée romaine[67], fut la réplique aristocratique à la «micrasiatisation» souhaitée par les couches populaires; le monde byzantin d'alors se présente, malgré sa grandeur retrouvée, déchiré dans son être: voilà le résultat de l'expérience nicéenne qui finit comme elle avait commencé, c'est à dire à contre-courant de l'histoire de ceux qui la vécurent. Mais rendons justice à l'effort nicéen, et plus particulièrement à l'œuvre de Jean Vatatzès et de Théodore II Lascaris, en disant que, ne fût-ce que pour un moment, le monde nicéen a su organiser l'unité nationale sur des bases modestes mais solides, qui permirent aux hommes de mener une vie digne, en accord avec leurs moyens, bien qu'en deçà de leurs rêves, et de

[66] Sur la politique et l'œuvre de Théodore II Lascaris, cf. toujours J. B. Papadopoulos, *Théodore II Lascaris, empereur de Nicée* (Paris, 1908); et aussi Ch. Astruc, «La tradition manuscrite des œuvres oratoires profanes de Théodore II Lascaris», *TM*, I (1965), 393–404; et Markopoulos, Θεοδώρου Β' Λασκάρεως ἀνέκδοτον ἐγκώμιον (voir ci-dessus, note 48), 104–18.

[67] Sur la politique de Michel VIII Paléologue, outre son autobiographie, éd. H. Grégoire, *De vita sua*, dans *Byzantion*, 29/30 (1959/60), 447–60, cf. D. Geanakoplos, *Emperor Michael Palaeologos and the West (1258–1282)* (Cambridge, Massachusetts, 1959), 16 sq.; et en dernier lieu, H. Ahrweiler, «Michel VIII Paléologue», dans *Les hommes d'état célèbres*, éd. Mazenot (Paris, 1970), 30–35.

regarder confiants vers l'avenir[68]. Cet effort échoua parce qu'il se heurta aux intérêts de ceux qui, attachés aux valeurs du passé, exploitèrent les forces vives de la nation pour réaliser leur but: c'est à dire la restauration de l'Etat aux dépens même des intérêts de la nation. Leur réussite signifie la faillite nicéenne, les conséquences de leur politique pesèrent lourd sur les destinées du peuple grec, qui écartelé et déchiré s'affaissa impuissant et sombra dans le fatalisme et la superstition qui le conduisirent dans la longue nuit turque: les populations de l'Asie Mineure furent les premières à goûter ce fruit amer; leur aversion à l'égard de Constantinople et de sa politique rendit possible leur accomodement avec l'envahisseur: les acrites des frontières orientales désertèrent leur poste pour rallier les rangs de ceux qu'ils devaient combattre; des villes ouvrent leurs portes à l'ennemi pour ne pas subir les méfaits des amis, comme les mercenaires catalans au service de Constantinople; l'Asie Mineure byzantine glisse progressivement entre les mains turques, ἀμελείᾳ τῶν κρατούντων, à cause de la négligence de ses gouvernants[69]. Quelle autre preuve plus éloquente de l'échec de l'expérience nicéenne, devenue politique constantinopolitaine ?[70]

Permettez-moi de conclure avec une comparaison qui peut paraître hardie: l'Empire de Nicée fut pour le monde de l'Asie Mineure un empire d'espoir, comme le fut naguère l'Empire iconoclaste; tout comme l'iconoclasme, l'Empire nicéen vit le jour à la suite de la faillite et de la défaillance des élites constantinopolitaines face au danger extérieur—les Arabes jadis, les Latins maintenant; tout comme l'Empire iconoclaste, Nicée vaincut ses ennemis extérieurs, mais elle fut vaincue par Constantinople et ses élites: ce sont les victoires constantinopolitaines qui ont fait avorter à la longue l'effort pour la *renovatio* du monde byzantin qui excella dans l'organisation d'Etats sophistiqués mais qui n'a pas su créer une nation: c'est la leçon qui se dégage de toute l'histoire de Byzance, qui reste l'histoire d'une civilisation et d'un Etat mais non l'histoire d'un peuple; c'est en cela sans doute que résident la grandeur et le message laissés par Byzance. Le triomphe de Constantinople sur le monde byzantin de toujours restera, à mon avis, le symbole de la puissance et de la force qu'acquiert la minorité quand elle reste solidaire, opiniâtre, éclectique et surtout compétente dans les tâches de commande qu'elle se donne: telle fut la minorité qui créa l'Empire de Nicée au lendemain de 1204; elle conduit l'Empire là où elle voulait qu'il soit, à Constantinople, aimée ou détestée mais éternellement présente dans la conscience byzantine[71]. Si scandale il y a, il réside en fin de compte non point dans Constantinople et dans son monde égoïste, mais dans le comportement hésitant et indécis du monde byzantin qui n'a jamais su s'identifier pleinement à sa capitale, ni se détourner complètement d'elle. L'Empire de Trébizonde est la seule exception; il fut par trop

[68] Ils ne sont plus la «génération humiliée» de Germain II, PG, 140, col. 641.

[69] V. Laurent, «Les manuscrits de l'Histoire byz. de G. Pachymère», *Byzantion*, 5 (1929/30), 157.

[70] Sur l'avance turque déjà sous Michel Paléologue, cf. Pachymère, éd. Bonn, I, 219–20, et surtout 310 sq. et 502 sq.

[71] Sur la place de Constantinople dans le monde byzantin, cf. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin* (voir ci-dessus, note 6), 64 sq. et 87 sq.

périphérique pour s'offrir en exemple; le Despotat de Mistra tout comme l'Etat épirote, dit Despotat d'Epire, seraient des cas significatifs si le temps leur avait permis de poursuivre leur vie et leur expérience. Tout compte fait, il faudra sans doute revenir à nouveau vers Nicée et scruter mieux que je ne l'ai fait le ton d'une vie qui pendant plus d'un demi siècle a su susciter l'espoir chez ceux qui portèrent toujours les destinées de Byzance, je veux dire l'hellénisme de l'Asie Mineure. Si la réussite nicéenne existe, elle est à chercher dans le fait que c'est sous Nicée que l'hellénisme a pris pour la première fois conscience de sa spécificité. Mais disons-le tout de suite, cette conscience «hellénique» semble fondée beaucoup plus sur la communauté ecclésiastique que sur la communauté politique. Cette primauté de l'ecclésiastique sur le politique est un fait nouveau et mérite d'être examinée.

La diversité de la société nicéenne, dont nous avons essayé de brosser l'évolution, fut un facteur centrifuge qui gêna le gouvernement nicéen. Face à cette tendance, un seul remède: l'élaboration d'une idéologie unitaire qui pourrait rapprocher les divers éléments du monde byzantin. L'Eglise de Nicée, héritière légitime du patriarcat de Constantinople, s'attela à cette tâche; elle offrit les cadres de la nouvelle communauté byzantine, la communauté orthodoxe; son étendue dépassait largement les frontières politiques de l'Etat de Nicée. Cette Eglise «panbyzantine» engloba le monde que nos textes appellent le πανελλήνιον[72]: ses membres groupés sous l'Eglise de Nicée se reconnaissaient dans leur ferveur antilatine, indépendamment de l'endroit de leur résidence et de leur obédience politique. Ainsi, réfugié sur le sol nicéen, le patriarcat réussit après quelques difficultés à asseoir son autorité sur le monde byzantin dispersé: l'Eglise de Nicée, reconnue comme centre ecclésiastique du monde orthodoxe dans son ensemble, soumis ou non aux Latins, sera dorénavant le foyer national dont la sauvegarde sera la tâche principale de la communauté byzantine[73]. A son tour, elle veillera à la sauvegarde de l'Etat orthodoxe: pour la première fois, elle acceptera d'accorder la remise de péchés à ceux qui la défendent[74].

Ce rôle prépondérant de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat, fait accompli déjà dans les cadres de l'Empire de Nicée, explique dorénavant le comportement des Byzantins face à leurs ennemis extérieurs. C'est cette prédominance de l'Eglise qui confère à l'hellénisme nicéen son caractère spécifique: il est grec et surtout orthodoxe, ce qui explique pourquoi il met l'intérêt de l'Eglise au-dessus de celui de l'Etat. On comprend pourquoi sont restées infructueuses

[72] Mésaritès, *Epitaphios*, éd. Heisenberg (voir ci-dessus, note 8), 42.

[73] Sur le rayonnement du patriarcat de Nicée, cf. PG, 140, col. 602–14, 614–21, lettre de Germain à l'Eglise de Chypre; et K. Hadzipsaltis, Σχέσεις τῆς Κύπρου πρὸς τὸ ἐν Νικαίᾳ Βυζαντινὸν κράτος, dans Κυπρ.Σπουδ., 15 (1951), 63–82, et du même, Ἡ Ἐκκλησία τῆς Κύπρου καὶ τὸ ἐν Νικαίᾳ Οἰκουμενικὸν Πατριαρχεῖον, *ibid.*, 28 (1964), 135–68; sur les relations avec l'Eglise d'Alanie, cf. A. Karpozilos, «An unpublished Encomion by Theodore bishop of Alania», *Byzantina*, 6 (1974), 227–49; sur l'Eglise d'Epire, cf. ci-dessus, note 38; et pour le rôle du patriarcat de Nicée, cf. M. Angold, «The problem of the unity of the Byzantine World after 1204: The Empire of Nicaea and Cyprus (1204–1261)», dans Πρακτικὰ τοῦ Πρώτου Διεθνοῦς Κυπρολογικοῦ Συνεδρίου (Nicosie, 1972), II, 1–6.

[74] N. Oikonomidès, «Actes de Michel Autôreianos», *REB*, 25 (1967), 115–20 et 131 sq. (= Laurent, *Regestes*, n°s 1205, 1206 et aussi n° 1216).

toutes les tentatives de rapprochement avec les Latins, malgré le besoin urgent de s'unir face aux infidèles qui menaçaient l'être même de l'Empire[75]. La passion antilatine, fondement de l'unité nationale, ravivée constamment par l'Eglise toute-puissante, empêchera tout accord entre les deux parties de la chrétienté: la conscience nationale fut forgée sur le sentiment antilatin, voilà ce qui constitue sans doute l'œuvre nicéenne la plus tenace.

[75] Sur les conséquences de la persistance de la passion antilatine dans l'histoire ultérieure de Byzance, cf. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, 115–28.